

L'Echo de Joigny

REVUE DE L'ASSOCIATION CULTURELLE ET D'ÉTUDES DE JOIGNY



- ÉDITORIAL GUERRE ET HÔPITAUX
- 1792-1815 1944 - LES AMÉRICAINS A JOIGNY
- SOUVENIRS DE LA LIBÉRATION FAITS D'ARMES
- DES COMTES DE JOIGNY 1848 - UN NOUVEL
- HÔPITAL MÉMOIRE D'UN CURÉ DE CAMPAGNE
- (1794-95) 1577 - VISITE DU CHÂTEAU DE JOIGNY
- NOTES DE LECTURE CHRONIQUES



OPTICIEN
VISION PLUS

DUPECHEZ
VISIONS EN PLUS

29, rue Gabriel Cortel
89300 JOIGNY

Tél. : 86 62 03 56

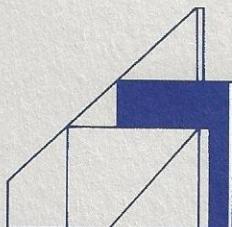
R.C.S. JOIGNY B 344 272 414

**LIBRAIRIE GENERALE
DE L'ENSEIGNEMENT**

F. Guerrin

6, place du Pilori - 89300 JOIGNY
86 62 18 08

Approvisionnement chaque lundi
Livres d'art, livres religieux
livraison sur demande



entreprise de bâtiment

MORESK

89300 JOIGNY Route de Chamvres
Tél. : 86 62 11 67 - Fax : 86 62 50 10

— **Ets PIERROT** —

TELE
MÉNAGER
HI-FI
VIDÉO

DISTRIBUTEUR AGRÉÉ
CANAL +
CANAL SATELLITE

— **SERVICE APRÈS VENTE** —

28, rue d'Étape
89300 JOIGNY - Tél. 86 62 17 92

CROUZY

Quincaillerie

Bricolage

Ménager

Jardinage

Chauffage

52, avenue Gambetta - Tél. 86 62 22 33
89300 JOIGNY

SITP

J.L. ETERNOT

ENTREPRISE DE PEINTURE

TOUS REVETEMENTS
SOLS ET MURS
TOUTES ISOLATIONS
ETANCHEITE
FAÇADES ET TERRASSES
TRAITEMENT
DE CHARPENTE
PAR INJECTION
MAGASIN DE VENTE
GROS et DEMI-GROS

20 Bis, Route de Paris
89300 Joigny
Tél: 86 91 49 67
Fax: 86 62 31 56

REVUE DE
L'ASSOCIATION CULTURELLE ET D'ETUDES DE JOIGNY

Siège Social: 6, place du général Valet - 89300 Joigny

EDITORIAL

LE CAP DU QUART DE SIECLE...

L'Association Culturelle et d'Etudes de Joigny atteint maintenant le cap du quart de siècle de son existence. Elle a bien employé ce temps passé au service de la connaissance et de l'histoire de notre région et peut s'enorgueillir d'avoir dévoilé à de nombreux Joviniens l'importance de son patrimoine architectural. Les travaux accomplis dans ces domaines sont témoins de la vitalité et la cinquantaine de numéros de l' "Echo de Joigny" représente une richesse d'informations que les chercheurs apprécient. C'est une "somme" pour la documentation en même temps qu'un point de référence dans notre progression.

Aussi, c'est avec une légitime fierté qu'elle a apprécié les termes du discours de Monsieur le Maire lors de la signature du Contrat Ville d'Art et d'Histoire, soulignant la part revenant à l'Association dans l'accession au prestigieux label.

Mais comme pour toute oeuvre humaine -imparfaite par essence- nous devons évoluer pour nous adapter à notre temps. Cette mutation est en cours.

Nous en avons senti les prémisses par la novation introduite dans la présentation de l' "Echo". Cependant la ligne d'action est intangible. Cette mission nous l'avons reçue de notre présidente fondatrice Mme Marthe Vanneroy, âme d'une phalange de personnes de bonne volonté, à qui elle avait insufflé l'ambitieuse résolution du dévouement au service de l'histoire de notre petite patrie.

Sur le plan logistique nous disposons désormais d'une maison mise aimablement à notre disposition par la municipalité, que nous tenons à remercier. Nous pouvons dire que nous avons "pignon sur rue", et qui mieux est, sur la place du général Valet, au cœur de l'ancienne ville, jouxtant la rue Jean Chéreau, tailleur de pierre du XVII^{ème} siècle, à qui l'on doit les plus prestigieuses réalisations de la ville, et bordant au sud l'ancienne place de l'Hôtel de Ville, ancien marché au blé, remarquable création de l'urbanisme classique du XVIII^{ème} siècle.

Ce lieu -notre maison- est digne de devenir un centre de recherches, d'échange et d'accueil pour tous les "amateurs" -dans toutes les acceptations du terme-. Nous envisageons d'installer au rez-de-chaussée des éléments d'expositions pour intéresser les établissements d'enseignement aussi bien que les visiteurs occasionnels.

Pour nous préparer à toutes ces tâches, nous nous sommes dotés d'un matériel informatique qui nous permettra d'exploiter dans de bonnes conditions la masse des informations recueillies, mais aussi de faciliter la préparation de notre revue.

Notre grande préoccupation actuelle concerne la célébration du Millénaire qui devra être exceptionnelle. A cette occasion nous recevrons le congrès de l'Association Bourguignonne des Sociétés Savantes. Pour préparer cette manifestation nous avons besoin de l'aide du plus grand nombre et dans tous les domaines.

Cher(e) Adhérent(e), l'A.C.E.J., issue de la population de notre région est la fille de tous les habitants. Vous vous devez de l'aider à poursuivre sa mission au service de tous, en participant à ses activités, en intéressant à sa cause vos amis, en lui confiant des documents, des archives concernant la vie de vos familles, les métiers exercés par vos ancêtres, les renseignements sur leur participation aux événements qui sont la trame de l'histoire. A l'avance nous vous en remercions.

Gervais MACAISNE
Président de l'A.C.E.J.



Point Conseil AFER

Fabrice BOUGREAU
17, rue Robert Petit
89300 JOIGNY
Tél. 86 62 01 27

BUREAU 1995 DE L'A.C.E.J.

Président : Cdt. Gervais MACAISNE
Vice-Présidents : M^{me} Eliane ROBINEAU, déléguée aux expositions
Dr. Bernard FLEURY, délégué aux relations extérieures
Dr. Pierre DELATTRE, délégué aux publications
Secrétaire : M^{me} Madeleine BOISSY
Secrétaires adjoints : Dr. Thérèse EMIN
Robin FLEURY
Trésorier : M^{me} Maryse CORDIER
Trésoriers adjoints : M. Pierre VALET
M. Louis CORDIER
Archiviste : M^{me} Solange MOULIN

Conseillers d'Administration: M^{me} Ginette BARDE, M^{me} Renée BERTIAUX, M. Pierre BORDERIEUX, M^{me} Suzane BREUILLET, M. Jean-Luc DAUPHIN, M^{mes} Marie-Louise DAVID, Colette DELABARRE, Yvette DELGADO, Mauricette GAUTRIN, MM. abbé Pierre LEBOEUF, abbé André MERLANGE, Georges NAPOLI, M^{mes} Nicole OBERLECHNER, Monique PORTAL, M^{me} Marguerite PRINET, M. Marcel RENAUD, colonel Jean-Pierre ROYER, M. Claude THIEU, M^{me} Simone TURQUET de SAINT ANNE, soeur Marie-Joseph VIE.

Comité de Rédaction de l'*Echo*:

MM. Pierre Delattre, vice-président délégué,
Robin FLEURY.

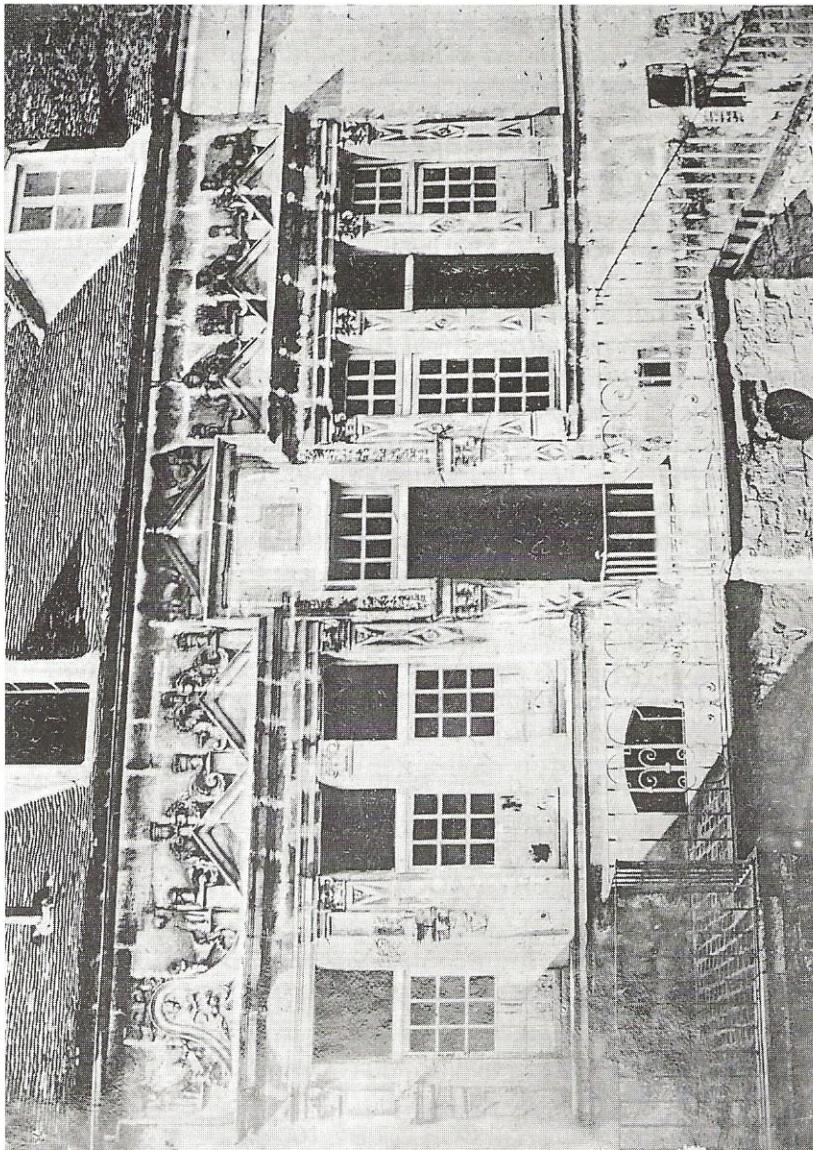
Ont collaboré à ce numéro:

M^{les} Ginette BARDE, Madeleine BOISSY, abbé Pierre LEBOEUF, MM. Pierre DELATTRE, Bernard FLEURY, Gervais MACAISNE, Fabrice MASSON, Jean-Charles NICLAS, M^{me} Eliane ROBINEAU, MM. Pierre VALET, Vincent VALLERY-RADOT.



COTISATION 1995: 90 F.

à adresser à Madame CORDIER, Trésorière
6, place du Général Valet
89300 JOIGNY
CCP Dijon 2.100.92 Z
(Permanence du Lundi au Vendredi
de 14h.30 à 17h.30)



Façade Renaissance de l'Ancien Hôpital Saint-Antoine
carte postale du début du siècle

LA FAÇADE RENAISSANCE DE L'ANCIEN HOPITAL SAINT-ANTOINE

L'hôpital Saint-Antoine était situé rue Saint-Jacques, à l'emplacement de l'ancien collège (actuelle école de musique). Il fut fondé au XII^e siècle pour faire face aux épidémies. A la fin du XVII^e siècle, il fut rattaché à l'hôtel-Dieu Notre-Dame et Charité unis. Cependant, dès 1701, les malades y furent installés car il présentait des locaux plus vastes que ceux de la maison de la Charité.

Jusqu'en 1848, il fut le seul hôpital digne de ce nom à Joigny. A cette date, les malades furent transférés dans l'établissement qui venait d'être construit sur l'emplacement de l'hôpital des Tous-les-Saints fondé par la comtesse Jeanne, sur la rive gauche de l'Yonne.

Vendus à la ville, les locaux de l'hôpital Saint-Antoine furent alors affectés au collège. A partir de 1894, le legs Ragobert permit de rénover le collège et de reconstruire les bâtiments.

A la fin du siècle dernier existait encore une fort belle façade Renaissance, au fond de la cour, à l'emplacement du bâtiment de l'école de musique. Lorsque le collège fut reconstruit à partir de 1894, cette façade fut démontée. Trois de ces fenêtres ont été remontées sur le pignon du bâtiment neuf. Elles y sont toujours, et sont visibles depuis la rue Neuve à travers une petite grille, derrière un transformateur électrique.

Les autres éléments de la façade furent recueillis par l'abbé Vignot qui les entreposa dans la cour de sa maison , rue Montant-au-Palais. Ces très beaux éléments de décor de la Renaissance ont été présentés au public, dans les caves de l'Atelier Cantoisel, à l'occasion des Journées du Patrimoine en 1994. Elles y sont toujours visibles.

Le bâtiment auquel appartenait cette façade était à l'origine un hôtel particulier construit dans le courant du XVI^e siècle par la famille Ferrand (peut-être par Jean Ferrand, archidiacre de Sens, à qui est attribuée aussi la construction de la chapelle des Ferrand). Il appartenait à la fin du XVIII^e siècle à Monsieur Gaultier. En 1701, l'hôpital Saint-Antoine en fit l'acquisition pour agrandir ses locaux.

Quelques cartes postales anciennes nous montrent la façade entière. On constate que si l'on en rassemblait les éléments aujourd'hui dispersés, on pourrait facilement reconstituer l'essentiel du décor de cette façade.

Celle-ci est un très bel exemple de décor de la première Renaissance. Avec ses pilastres ornés de losanges et de triangles ou de chutes, ses chapiteaux à cornes portant des frontons à volutes et pots-à-feu surmontés de putti, cette façade fait penser à celle de l'hôtel de Vauluisant à Troyes.



Détail de la façades de l'Hopital Saint-Antoine
Photo Michel Thibault - Atelier Cantoisel

HOPITAUX, SANTE ET ARMEE A JOIGNY DE LA CONVENTION AU 1^{er} EMPIRE

par Bernard FLEURY

Jusqu'à la Révolution, Joigny, ville traditionnelle de garnison, recevait régulièrement des militaires en transit; pour les soins, ils étaient, alors, pris en charge par l'hôtel-Dieu Saint-Antoine. Ce dernier comportait deux salles de malades; l'une pour les femmes contenait 6 lits, l'autre pour les hommes 12, qui pouvaient être portés à 16 par adjonction de 4 lits pliants; comme les hommes indigents n'étaient pas plus nombreux que les femmes, il est évident que le surplus de lits était consacré aux soldats malades ou blessés.

A partir de 1793, l'hôtel-Dieu Saint-Antoine devint surtout militaire; il prit, d'ailleurs, le nom "**d'hospice d'humanité civil et militaire**" avec la loi du 16 vendémiaire an V; dès l'an II, il était soumis aux "commissaires de guerre".

Le 24 prairial an X, Louis Bonaparte, "Chef du 5ème Régiment de Dragons, demande... qu'on lui accorde les bâtiments de l'Hôpital au-delà des ponts... le plus promptement possible"!

Durant la période 1793-1815, Saint-Antoine reçut essentiellement des patients militaires tant étrangers que français; le nombre de décès y fut alors important!

Les médecins et chirurgiens étaient, à cette époque, fort occupés par les visites et contre-visites qui faisaient l'objet de délivrance d'un "billet".

Pendant cette période, l'hôpital au delà du pont fut, tour à tour, "caserne", camp de prisonniers de guerre, hôpital durant l'hiver 1813-1814, avec l'afflux des malades et blessés de la Grande Armée! Ensuite, il redévint "caserne supplémentaire".

Route pour Rouffour
Gardant jad.
Méline

meilleur pour
vous Méline.

Via gare à Méline
le 16. Vendredi Nove
llogeant. ~~Exposition~~
Via passer à Méline le 17. 6.
Vendredi a 11 h 30.
Pour aujourd'hui ~~dimanche~~

= Dafford

Nous devons être au
de la commune de rouffor
Certifions que le citoyen
Jean Droit volontaire
à lieu de son sona
rivée en la commune de
rouffor qui est du ~~feu~~
22 vendredi au soir de ce
avons signé.

a 10h à Méline 3 voies
que jusqu'à Jeud. le 19
dimanche au matin
de l'heure du quai

Lafferon
maire

Julien
agent

Poste
d'afford

ROUTE que doit tenir le dénommé de l'autre part;

Paiemens faits pour sa Route, & Effets dont il est porteur.

ROUTE que tiendra le C ^{en} Le Roy	P A I E M E N S faits pour sa route	E F F E T S dont il est porteur.
Partant de Rueil le trois thermidor de l'an deux jusqu'à Paris de la République Française, une & indivisible, pour aller	à Rueil neuf francs Champs	Habit. Veste. Culotte. Pantalon. Bas. Souliers. Boucles. Boîtes. Guêtres. Chapeau.
à Neuilly		Bonnet de grenadier.
à la continuation de celle		Casque.
à Paris		Bonnet de police.
à Paris alla achazier		Chemises.
à Neuilly au bout d'une		Cols.
à une heure au moins de la		Mouchoirs.
étayant de entrainé par une guerre		Manteau.
et ayant touché depuis Paris		Porte-manteau.
à Paris		Havresac.
à Paris avec l'état-major		Fusil.
à Neuilly pour une partie		Baïonnette.
à Paris Maximilien		Tire-dos.
à Paris		Gibernie.
à Paris		Sabre.
DÉLIVRÉ		Affignats.
ce de l'an		
de la République Française, une &		
indivisible, par nous Commissaire		
des Guerres.		

"ROUTES" (feuilles de route)

taire et magasin à fourrage" (le ministère souhaita même l'acquérir); il resta "manutention de la guerre" jusqu'à la construction des nouvelles casernes, du parc à fourrage et de la manutention.

En 1841, les locaux étant libres, la commission administrative reprit son projet de 1810, le transfert des ses activités de l'hospice à l'hôpital, "considérant l'agrandissement rendu nécessaire par l'afflux important de malades militaires qui oblige, parfois, d'en évacuer sur les hôpitaux de Sens et d'Auxerre".

Le nouvel "hôpital-hospice civil et militaire" fut mis en chantier. Pendant la construction, l'exigence des commissaires de guerre passa de 20 à 50 lits, ce qui ne fut pas sans poser de problèmes aux administrateurs.

A sa mise en service, le 1er août 1848, il comptait 86 lits dont 50 à l'usage exclusif des militaires.

Par la suite, le nombre de lits civils augmentant, l'hôpital-hospice devint un peu moins militaire; mais il le resta, toutefois, jusqu'à la dernière guerre!

I. "Etat des militaires décédés" de la Convention à l'Empire, concernant Joigny

Il existe, dans les archives municipales, deux états des militaires décédés à l'hospice de Joigny, "au service de France" d'une part, étrangers d'autre part, ainsi que la liste des militaires joigniens décédés hors de la ville, de 1793 à 1815 inclus.

La liste du premier état (militaires "au service de France" décédés à l'hospice de Joigny) comporte 103 noms.

Parmi eux, 15 seulement sont originaires de l'Yonne, 11 des départements voisins.

Les autres, sauf trois, viennent, évidemment, des autres départements dont certains ne nous sont pas familiers, car ils n'existent plus:

- un dragon du 5ème régiment est né dans le département de Jemmapes qui correspond au Hainaut belge avec Mons comme chef-lieu;

- un capitaine du 24ème chasseurs à cheval est né à Kirlich, département de Rhin-et-Moselle, composé des électorats de Trèves et Cologne et du duché de Simmern, chef lieu Cologne;

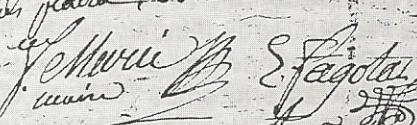
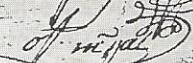
- un certain Pierre Scherrer, chasseur au 24ème, est originaire de Gladbach, département de la Roer, du nom d'une rivière qui naît en Belgique, se jette dans la Meuse à Roermond aux Pays-Bas après avoir passé en Allemagne sous le nom de Rur, son chef-lieu Aix-la-Chapelle.

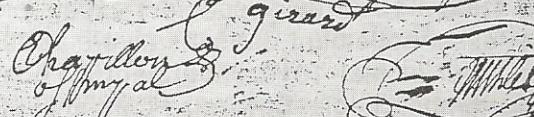
Maryvale Dr. C Kelly
C. L. Bernard Jan. 2nd 1862

Citoyens administrateurs du District de
Guyana.

Douay.

La commune, à titre de Paroisse, vous donne
avis; qu'elle reçoit l'ordre suivant des
Plautez, que le C. Etienne Rollin fils de Nicolas
Dominicis en cette commune, qui était compris
Dans la 1^{re} requisition pour aller à lad'efface
de la Patrie auquel fait est excepté sous
prétexte d'une allégeance despot;
que dans ce moment il vaudra apes travaux
ordinaires faire interroger son pourquoi nous lui
avons envoyé un requérant attesté sa paroisse
devant vous.
~~de 15. decembre.~~


Marie B. Girard

E. Lagotat

J. Girard

Ch. Girard

G. Girard


Mme. Girard

Dénonciation d'un réformé.... en bonne santé

d'autres n'ont pas pu préciser leur lieu de naissance:

- Abdalla, du bataillon africain, "passant au service du Roi de Naples",
- Nuremberg, charretier au 124ème du Train d'Artillerie, etc...
- Un déserteur du 112ème basé à Turin est originaire du Wurtemberg.

plusieurs n'ont pas pu dire leur origine; était-ce une impossibilité physique ou l'obstacle de la langue?

Au moment du décès, ils sont généralement âgés de 17 à 30 ans: 19 ont 20 ans ou moins, 32 ont de 21 à 25 ans, 18 de 26 à 30 ans; cependant, un dragon a 60 ans, un maréchal-ferrant 50.

Parmi eux, on relève un seul officier, le capitaine de Dragons Manheim, originaire du département de Rhin-et-Moselle, trois sous-officiers et un caporal; tous les autres sont des hommes du rang!

La plus grande fréquence des décès se situe en l'an II, 14 dont 12 "volontaires" de la Première Réquisition et lors des années 1813-1814:

- 13 en 1813 dont 11 du 24ème Chasseurs caserné à Joigny,
- 26 en 1814 de différents corps, retour de la Grande Armée;

En l'an X et XI, 10 décès dont 8 du 5ème Dragons commandé par Louis Bonaparte;

A noter: en 1806, 4 décès dont 2 déserteurs et un conscrit "en route", en 1807, décès de 2 déserteurs et d'un conscrit réfractaire

Le deuxième état enregistre au fur et à mesure, sans distinction, les décès des militaires français ou étrangers morts à Joigny et ceux des joviniens morts ailleurs au service de la nation.

• Durant cette période (1793-1815), 179 soldats étrangers décédaient à l'hospice de Joigny, prisonniers de guerre de l'an IV à 1813 et soldats d'occupation en 1814 et 1815:

- de l'an V à 1806 inclusivement, il s'agissait principalement de Hongrois et de Bohémiens des armées autrichiennes, 57 dont 19 en l'an VIII, principalement au printemps (12), en Germinal et Floréal;
- en 1807, 13 Prussiens et Silésiens (surtout en février et mars);
- de 1809 à 1812, 59 prisonniers espagnols en majorité et quelques Portugais, essentiellement dans les hivers 1809 et 1812 (Février, Mars);
- en Avril et Mai 1814, mouraient à l'hospice de Joigny 13 Autrichiens, Wurtembourgeois, Bavarois et, durant l'été 1815, 20 Bavarois, tous de l'armée d'occupation.

• Dans le même temps (1793-1815), les noms de 66 militaires nés à Joigny, décédés soit au combat, soit dans des hôpitaux éloignés, étaient transcrits après réception des avis officiels:

nos soins. Son corps chirurgical n'est pas dans les conditions d'un
malade. L'administration a différée de visiter les recrues destinées au
service de la république certifiant que le citoyen-patient
n'assurerait pas l'application de la réglementation militaire à 22 ans
auquel de la connaissance de charme est dénué d'un corps défiguré
par la guerre qui lui causa des souffrances très vives et le
mettre dans la nécessité de rester chez lui jusqu'à sa guérison.
La situation favorable pour prendre des faits sera arrivée.
Dove nous lui conseillons l'usage aussi qu'il se constate pour
le certificat que il est porteur d'aiguille et a guérison
l'autre de la république française une indivisible, unique

M. G. L. Delibes C. M. D.

Contrevise

- de l'an III à l'an VII, 19 décès presque tous dans des hôpitaux de Belgique ou d'Allemagne sous administration française (départementalisation de la rive gauche du Rhin);
- de l'an VIII à 1808, 24, tués au combat en Italie, sur la Côte adriatique ou morts dans les hôpitaux du Sud-Est, de Lombardie ou du Piémont;
- en 1809, transcription d'un tué à Aboukir, un à Wagram;
- en 1810, un prisonnier de guerre mort en Hongrie en 1794;
- de 1811 à 1814, 20 avis de décès, survenus de l'an XII à 1814, pour plus de la moitié en Espagne! aucun de la Grande Armée, de retour de la campagne de Russie!

II. L'hospice suroccupé

La suroccupation de leur établissement à cette époque fut la préoccupation majeure des administrateurs de l'hôpital, parfois un vrai casse-tête: ainsi le 2 février 1811, à la suite de plaintes des habitants qui ne trouvaient pas de place pour leurs malades, le maire, Jean-Baptiste Billebault, se rend à l'hospice pour le visiter en présence de MM. Moreau, administrateur et Bertho, docteur en médecine; il est constaté:

1° que s'y trouvent 48 prisonniers de guerre portugais "y compris deux militaires".

2° "que Madame la Supérieure a été obligée, pour les placer, de leur donner les lits destinés aux malades civils à l'exception de deux et de transporter les femmes dans la salle destinée aux prisonniers de la maison d'arrêt...", ce qui "ôte à l'administration les moyens de remplir le but des fondations de cet hospice qui veut qu'il y ait toujours à la disposition des habitants... quatorze lits d'hommes et six de femmes."

Ce procès-verbal est dressé "pour servir et valoir ce que de raison" et signé par le maire, l'administrateur et le médecin.

On a vu dans un article précédent (Echo n° 51, Projet de translation de l'hospice à l'hôpital) qu'en décembre 1813, le préfet avait demandé "d'employer tous les moyens même extraordinaires, devant le nombre considérable de militaires français malades ou blessés dans la Grande Armée...". Les administrateurs de l'hospice rappelaient alors "qu'ils avaient fait établir une salle militaire de vingt lits", que "sur la demande de Monsieur le Commissaire de la guerre et de Monsieur le Baron Marchand intendant général de l'armée à Mayence, ils en ont fait préparer quarante (ancien hôpital et chapelle Saint-Antoine) pour recevoir tant les prisonniers espagnols que croates et les malades et blessés de la Grande Armée et faisant partie du dépôt du 24^e Régiment de chasseurs... elle est allée au devant de la demande et est en demeure de recevoir soixante malades au maximum..."

Enregistré pour le N° 889.

ARMÉE
devant Luxembourg

HÔPITAL MILITAIRE
de Bofferville

L I B E R T É.

RÉPUBLIQUE

É G A L I T É.

F R A N Ç A I S E.



Tout Médecin ou Chirurgien qui sera convaincu d'avoir fait de faux certificats de malades ou d'infirmés, soit à des citoyens mis en réquisition, soit à des militaires en activité de service, sera puni de DEUX ANS DE FERS.

Art. III du Décret du 22 vendémiaire, an second de la République française.

CERTIFICAT DE VISITE.

NOUS, Officiers de santé en chef de l'Hôpital militaire de Bofferville le *1^{er} juillet*, en vertu de la loi du 2 thermidor de l'an deuxième, et de l'arrêté du Comité de Salut public, du 5 brumaire de l'an troisième de la République française, CERTIFIONS que le citoyen, *François Le Tellier, f/w. au 30^e régiment d'infanterie*,

le 5^{me} Compagnie, natif de St. julien du Sault dist. de Joigny, dopt de Lyonne, attaqué depuis très longtemps dans l'humérus droit qui l'empêche de faire son service militaire, comme il en conste par le certificat, ouoit breveté officier de santé à Joigny, celui du cité de Charrey off de santé à Dourbonne, qui constatent la non efficacité des différentes lessives, qui ont été employées, a passé dans notre hôpital cinq éclades, pendant lesquelles, on a employé différents lessives, qui ont été aussi infructueux que les précédentes, les douleurs qu'il subait dans les différentes articulations, le rendant encore incapable de faire son service.

En conséquence, nous estimons que le citoyen dénommé ci-dessus, ne peut quant à présent, être utile à la République et qu'il a besoin de passer au moins quatre mois dans sa famille pour y repérer son air natal, et reprendre des forces,

Temps de convalescence nécessaire:

apres 3 mois et demi fait à Bofferville le 4. messidor de l'an 3^{me} de la République française, une et indivisible.

Le 1^{er} juillet, auquel jour il a été admis au service de l'hôpital de Nancy le 1^{er} juillet, vu par le Commissaire des Guerres chargé de la police de l'hôpital de Nancy ce 4. messidor an 3^{me} de la République française, une et indivisible.

Certificat de visite

A la suite d'un nouvel appel pressant du préfet, la commission administrative précise "qu'il est indispensable de faire placer ces prisonniers dans une tente commune ou d'avoir recours à des bâtiments particuliers... comme le rez-de-chaussée du château appartenant à Monsieur Vaquier, qui sont ni occupés ni meublés..."

Ce n'est pas 60 malades ou blessés qu'a du recevoir la commission administrative mais 600 qui furent répartis un peu partout tant à Joigny que dans les villages alentours.

III. Les officiers de santé et les administrateurs des hospices civils et militaires, auxiliaires de la hiérarchie militaire!

Cependant, la "hiérarchie" était persuadée que les "officiers de santé" étaient trop laxistes lors des admissions et qu'ils gardaient les malades au-delà du temps nécessaire à leur guérison, comme en témoigne la lettre du sous-préfet Lacam au maire de Joigny (cf. "Un nouvel hôpital à Joigny 1841-1848-1865"). L'administration était menacée de non paiement pour les journées injustement passées à l'hôpital"!

Tout était parfaitement organisé, des "états" et des "récapitulations" étaient fournis avec des notices très compliquées d'utilisation, ceci entraînait un surcroît de travail administratif qui nécessitait l'emploi de personnel supplémentaire.

A leur sortie, les convalescents recevaient un "billet de sortie" de l'hôpital ou un "certificat de visite".

Dans les deux cas, ils recevaient une "route", c'est à dire une feuille de route indiquant l'itinéraire à suivre, la solde qu'ils devaient toucher à chaque étape et, ensuite, au district de leur lieu de résidence.

Les responsables de ces derniers devaient, en outre, les renvoyer à leur corps de troupe dès leur guérison.

Certains élus ne se gênaient pas pour dénoncer ceux qui leur semblaient tricher, comme le montre une lettre de la "municipalité de Poilly aux citoyens administrateurs du district de Joigny"!

Les médecins et chirurgiens de l'hospice, devenus officiers de santé, étaient chargés, aussi, des visites des militaires ou recrues malades à leur domicile afin d'établir des "bILLETS DE VISITES" constatant leur état et ses conséquences; ils devaient se rendre quelquefois assez loin (à Dixmont par exemple), ce qui, le cheval étant le seul moyen de locomotion de l'époque, leur faisait perdre un temps considérable.

Pourtant, c'était, pour eux, une grande responsabilité et ils avaient intérêt à être assez sévères, car l'**article III du décret du 22 vendémiaire an II prévoyait une peine de "deux ans de fers" pour tout faux certificat!**

joining the 24 ft. an-10.

Convoquez
l'Assemblée nationale
à l'origine pour l'assurer
3 heures devant au Citoyen Sacam Maine et aux délégués
Le chef du 5^e Régiment de Dragoons
Citoyen Maine,

Le 25 Juin j'ay reçu un rapport que je commandee exige la réunion, j'ai
sollicité l'achèvement des Casernes, j'espere l'obtenir, mais
en attendant il est très nécessaire d'alloger tout le régiment
à Joigny. J'ai reconnu que le quartier pouvait contenir 350
hommes, nous effectuons de 617, mais comme le quartier
va aller en Semestre et que nous ne sommes pas tout à fait
au complet, il nous suffirait d'avoir de la place pour
450 hommes je vous demande en conséquence de nous
accorder le bâtiment de l'Hôpital au delà du pont que
j'ai reconnu être propre pour cet objet le plus
promptement possible.

Visible
Sir Thomas de Pouyfabe
was educated

Lettre de Louis Bonaparte au maire de Joigny

IV. Durant cette période particulière, l'administration de l'hospice et celle de la ville étaient spécialement bienveillantes à l'égard des autorités militaires.

En témoigne une correspondance de Louis Bonaparte, alors "Chef de Brigade du 5ème Régiment de Dragons", avec le maire de Joigny.

Dans une lettre du 24 fructidor an X, il réclame, pour loger une partie des troupes, "le bâtiment de l'hôpital au-delà du pont qu'il a reconnu propre pour cet objet, le plus promptement possible"!

Nous savons que les locataires, qui avaient pris la suite des détenus de l'an II et des prisonniers de guerre, ont été congédiés si rapidement que la commission administrative les a indemnisés! (cf. Echo n° 51 "Projet de translation de l'Hospice à l'Hôpital")

Dans une autre lettre du 23 pluviose an XI, datée de Paris, il demande au citoyen Lacam, maire de la commune de Joigny, "de presser le consentement de la commission administrative de l'hospice pour l'échange des terrains situés devant la caserne contre l'enclos des religieuses, ancien cimetière de Saint-André", et lui seul; sont exclus de la transaction "la chapelle et les bâtiments attenants étant les seuls susceptibles de former un établissement de manutention des vivres nécessaire à Joigny".

Le citoyen maire répond, dès le 27, "que le gouvernement devrait, d'après l'expertise, indemniser la maison des pauvres, en portant sur le "grand livre" le surplus de l'estimation"; aussitôt, comme surpris par sa témérité, il ajoute que, "s'il y a obstacle, il prierai l'administration de donner une adhésion pure et simple"!

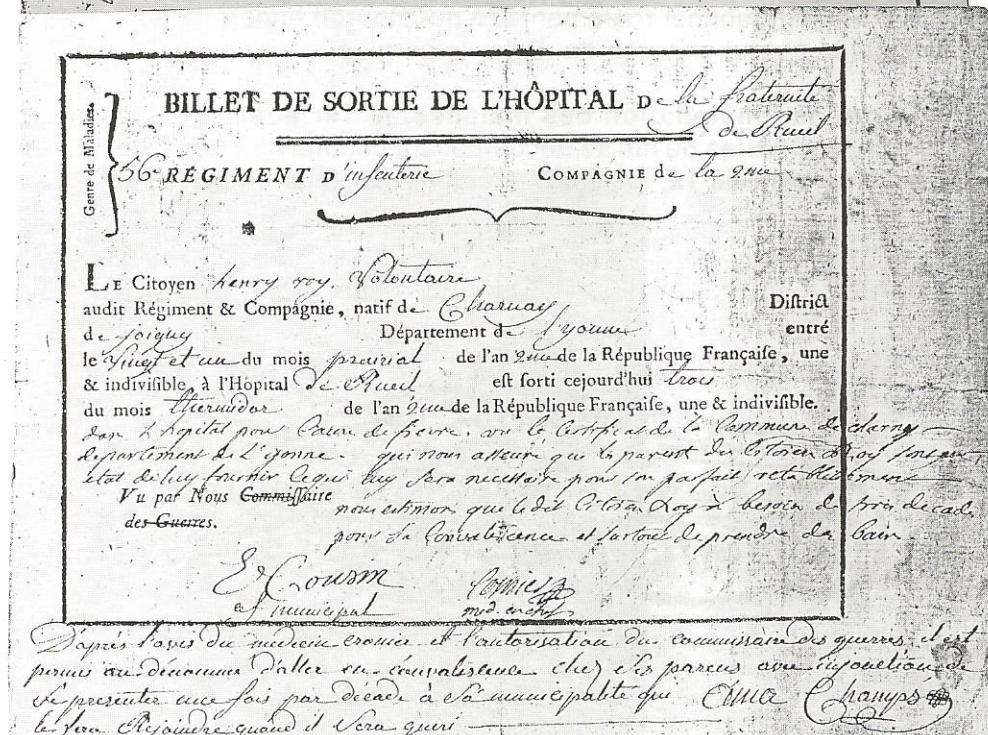
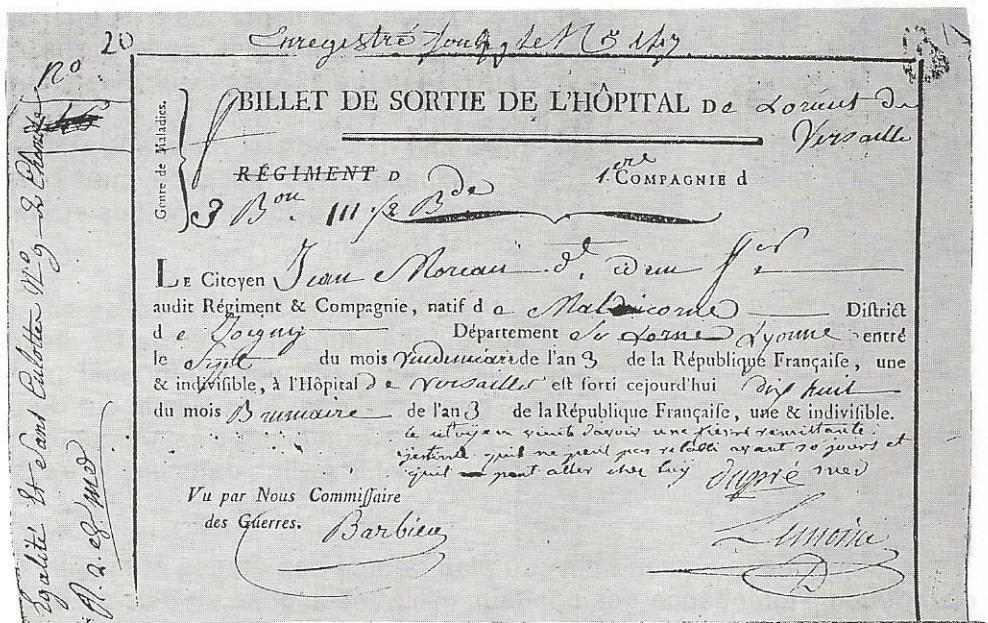
V. Comme pour les terrains, la destination des locaux appartenant à l'hospice était complètement tributaire des décisions gouvernementales et des besoins militaires!

Les transformations dans l'hospice Saint-Antoine en 1837 sont faites à la demande expresse du commissaire de la guerre qui exige une salle spécifiquement militaire de 20 lits.

Quand le 24 Juillet 1841, la commission administrative reprend son projet de "translation de l'hospice à l'hôpital", qu'elle n'avait pas pu concrétiser en 1808-1810, c'est en grande partie pour satisfaire aux exigences militaires! "L'afflux important des malades militaires oblige parfois d'en évacuer sur les hôpitaux de Sens et d'Auxerre".

Le premier plan de l'hôpital-hospice est fourni par Farouille le 20 Mai 1842, il comporte une chambre d'officier et une grande salle militaire de 20 lits

Il est, aussi, demandé la construction d'un bâtiment spécial de 20 lits pour ceux-ci.



"Billets de sortie" d'hôpital

Ces exigences donnent alors des espoirs aux administrateurs qui pensent qu'ils pourront faire appel "à la bienfaisance d'un gouvernement qui, sans doute, s'empresserait de contribuer aux dépenses d'un établissement fait dans un intérêt général et, particulièrement, de la garnison militaire, puisqu'alors il serait possible d'admettre à l'hospice un plus grand nombre de malades militaires"!

Ce n'était là qu'illusions. L'ensemble des travaux resta à la charge de l'hospice aidé, toutefois, par la municipalité, avec réticence, mais sous la pression du gouvernement par l'intermédiaire, évidemment, des autorités préfectorales (cf. "Un nouvel Hôpital à Joigny").

Une dépêche ministérielle, datée du 29 Juin 1844, transmise par le préfet, met les administrateurs en émoi; elle leur intime l'ordre de réservé non plus 20 lits aux militaires mais 50! leur réticence est fort mal interprétée, aussi protestent-ils de leur bonne volonté: s'ils s'estiment dans l'impossibilité de souscrire aux voeux du gouvernement, c'est uniquement à cause de l'état de leurs finances; ils invitent le préfet, dans une lettre du 19 juillet suivant, à venir les consulter.

Toujours est-il qu'un nouveau plan rajoute des étages et modifie la distribution; l'intendance des hôpitaux militaires impose en plus un équipement et un personnel réglementaire qui alourdit encore la note; c'est la municipalité qui fut chargée de régler le surplus!

Lors de l'installation des malades, le 1er août 1848, étaient réservés aux militaires 50 lits se décomposant comme suit: salle de fiévreux 20, salle de blessés 12, salle de vénériens 10, salle de galeux 8!



LES PARACHUTISTES AMERICAINS A JOIGNY 1944-1945

Par Pierre VALET

6 Juin 1944, la 101^{ème} et 82^{ème} Air-Borne sautent et combattent en Normandie. Ces deux unités viendront par la suite tenir garnison à Joigny. Ce ne sera pas par le plus pur des hasards.

En effet, les troupes aéroportées ont dans le choix de leur cantonnement deux impératifs majeurs:

Le premier: la proximité d'un aérodrome; cela va sans dire. Notre cité se situe dans un triangle Paris-Dijon-Reims. Ces trois villes disposent de bonnes structures aériennes.

Le second: une situation loin du front pour se soustraire à de facheuses surprises et avoir le recul voulu pour rayonner dans toutes les directions.

Ces deux exigences satisfaites, il reste à trouver des casernements suffisamment spacieux et confortables pour héberger le personnel et le matériel. Joigny disposant de trois casernes sera retenue pour loger les 101^{ème} et 82^{ème} Air-Borne et, par la suite, le 517^{ème} Parachute-Combat-team.

Une première reconnaissance des lieux est faite dès le début septembre 1944. Un détachement administratif des troupes aéroportées accompagné de personnels d'intendance, visite et prospecte non seulement Joigny mais aussi Sens et Auxerre à la recherche de casernements.

Il étudie aussi les voies de communications routières et ferroviaires donnant rapidement accès aux trois aérodromes pré-cités. Nous venons tout juste d'être libérés et beaucoup de destructions ont été opérées soit par les américains eux-mêmes afin d'interdire à l'adversaire l'acheminement de troupes fraîches, soit par les

allemands en retraite soucieux d'entraver au maximum la progression des alliés. Il faut aussi songer à assurer dans les meilleures conditions l'approvisionnement des troupes stationnées dans la région.

Mais la place doit être laissée au regroupement des FFI du département; ces derniers soumis à la discipline et à l'instruction militaire rejoindront la 1ère Armée française du général de Lattre. Pendant ce temps, les paras américains rejoindront l'Angleterre pour les raisons évoquées plus haut.

L'Allemagne dispose de V1 et surtout de V2, remarquables porteurs de destruction et nul ne sait où elle en est exactement dans ses recherches sur la bombe atomique. Il faut donc terminer la guerre au plus vite et les alliés souhaitent la fin du conflit pour Noël 1944. Le Général Montgomery a une grande idée et, quoique contesté par le haut commandement, la réalisation lui en est confiée.

Il doit:

1/ S'emparer du pont enjambant le Rhin à Arnem en Hollande; mission assignée aux paras anglais.

2/ Se rendre maître en l'état des ponts sur les différents cours d'eau et canaux situés sur un itinéraire sud-nord au départ de la Belgique libérée; mission confiée aux 101^{ème} et 82^{ème} Air-Borne.

Ainsi, la redoutable ligne Siegfried serait contournée et tout le dispositif ennemi pris à revers. L'opération est déclenchée le 17 Septembre 1944.

Les américains remplissent pleinement leur mission. Par contre, les Anglais échouent par manque d'audace et de mordant. L'action se solde par un échec, couteux en vies humaines. La guerre ne sera pas terminée pour Noël 1944.

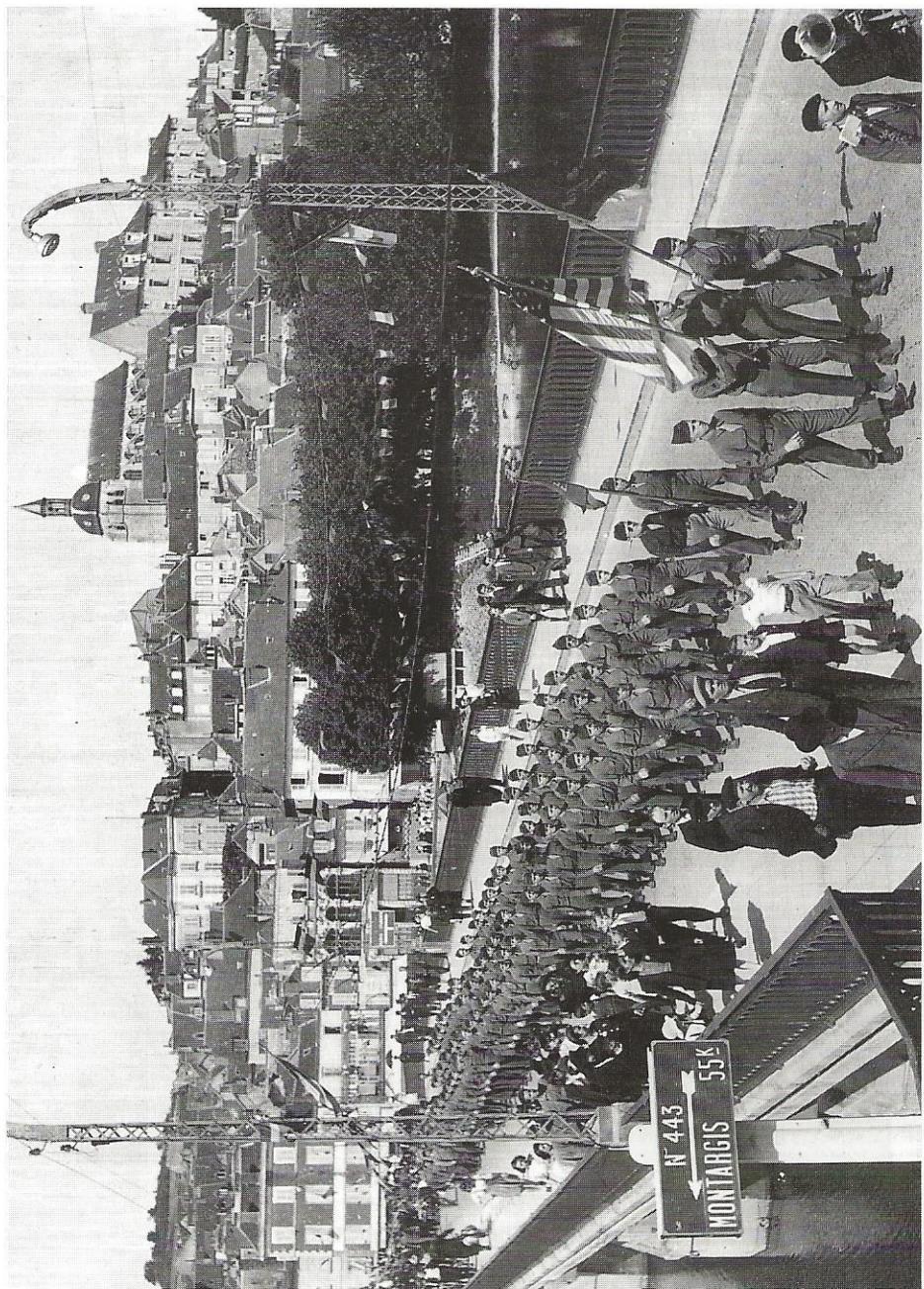
Les paras Américains viennent alors prendre leurs quartiers en majeure partie à Joigny, mais aussi à Sens et à Auxerre.

En ce qui concerne notre cité, l'actuelle mairie et centre administratif, à l'époque quartier Dubois-Thainville, est occupée. Il en est de même du quartier Abescat, alors annexe Davout, hébergeant présentement le Groupe Géographique. Quant au quartier Davout lui-même, où sont encore visibles de nos jours fresques, écussons et inscriptions laissés par les paras Américains, il a donné asile à la C.R.S. 44. Il ne faut pas oublier aussi la fameuse "manutention", transformée en logements pour les cadres de la garnison militaire depuis plus de 30 ans.

Les officiers américains cherchent un peu d'intimité et d'isolement en louant des chambres en ville et dans les hameaux et villages du canton. Les heureux loueurs bénéficient alors d'un régime alimentaire privilégié, chose plus qu'appré-



Différents écussons et insignes des 101^{ème} et 82^{ème} Airborne
ainsi que du 517^{ème} Parachute-Combat-Team
peints sur les murs de la caserne de la C.R.S. 44
(ancien quartier Davout)



Défilé des Soldats Américains sur le pont de Joigny en 1945

ciable en période de restrictions draconniennes subies par tous depuis déjà plus de quatre années. Les locataires retrouveront leur chambre avec plaisir au retour de la trop fameuse bataille des Ardennes.

L'hiver 44-45 est le plus dur à passer depuis la défaite de 1940. Les transports, les hommes, tous les moyens sont mobilisés pour la poursuite de la guerre. Même pendant l'occupation allemande, les rations alimentaires n'ont jamais été aussi réduites. Avec les Américains, une véritable manne tombe sur Joigny, adoucissant la dureté des temps. Tout s'achète, tout s'échange. L'intendance U.S. est généreuse et les GI's peuvent arrondir leur fins de mois. Une couverture kaki teinte en bleu devient un confortable manteau. Chacun peut se procurer des chausures, de la nourriture et bien d'autres choses... un colt 45 et deux chargeurs pour un Louis d'or; une carabine pour trois... Il n'est pas un Jovinien qui ne se souvienne de la présence de ces grands garçons un peu puérils. On découvre entre autres la B.D., leur lecture préférée...

Les GI's nous quittent pour une nouvelle odyssée. Le 16 Décembre 1944, contre toute attente, Von Rundsted déclenche une puissante contre-offensive dans les Ardennes belges. Par un temps glacial, un plafond très bas interdisant l'intervention de l'aviation américaine, les Allemands bousculent le dispositif allié. Le G.Q.G. (Grand Quartier Général) ne dispose pour toute réserve que des 101^{ème} et 82^{ème} A.B. Elles sont engagées immédiatement, la première sur Bastogne, la seconde sur Houffalize. Au prix de lourdes pertes, elles endiguent la ruée de l'adversaire jusqu'au retour du soleil permettant à l'aviation une intervention massive et victorieuse.

Les paras du 517^{ème} Parachute-Combat-Team connaissent une autre épopée. Transportés par bateau d'Angleterre en Italie, ils y combattent aux côtés de l'armée Juin, où ils acquièrent une bonne expérience.

L'unité entière comprenait: un régiment d'infanterie, un groupe d'artillerie et une compagnie de génie regroupée dans la région de Grosseto en vue de son parachutage en Provence le 15 Août 1944. Rien ne pourra les arrêter. Aix, Valence, Lyon, Dijon, Chaumont, Reims et Soissons et enfin Joigny où ils apprécient un repos bien mérité et s'intègrent fort bien dans la population civile.

C'est ainsi que 101^{ème} et 82^{ème} A.B. - 517^{ème} P.C.T. se trouvent réunis. Pour des hommes ayant connu de telles épreuves, c'est le paradis. Le chemin aura été rude. Normandie - Hollande - Belgique pour les uns; Italie, Campagne de France pour les autres. Des détachements opèrent encore en Allemagne mais la majorité des paras fêtent la victoire en nos murs.

Ils y mènent une agréable vie de garnison entrecoupée d'exercices, des sauts d'entretien (dans la plaine de Neuilly; à Vauretort), de séances de tir, de prises d'armes sur la place du marché. Ils entretiennent de très bonnes relations avec la population, fréquentent l'unique cinéma (le théâtre), se baignent dans

l'Yonne (actuelle base nautique). Comme tous les soldats du monde, heureux de se sentir en vie, ils sacrifient à Bacchus en compagnie de jeunes femmes faisant le plus vieux métier du monde.

Parfois, une bagarre bien vite réprimée par une "Military Police" sans état d'âme qui règle le problème à coups de matraque.

Il faut citer une anecdote qui ne manque pas de sel. Dans la cour de la caserne actuellement occupée par les C.R.S. a lieu une magnifique prise d'armes. Dans leurs superbes uniformes, les soldats sont alignés, tout est impeccable et donne l'impression d'une armée jeune, riche, sans complexe. Au moment des remises de décos à ceux qui se sont illustrés durant les combats pour Arnhem, on cherche désespérément un récipiendaire absent. L'intéressé est en prison pour avoir fait quelque tapage en ville un soir de libations. On l'extracte des locaux disciplinaires, il s'aligne, pitoyable, en tenue de treillis, sans ceinture ni cravate, pas de lacets aux chaussures; il reçoit très digne le témoignage de sa bravoure et retourne en prison.

Bien sur, deux communautés ne peuvent vivre ensemble et en vase clos sans que ne se créent des idylles. Officiers, sous-officiers et simples "privates" trouvent à Joigny "chaussure à leur pied". De toutes celles parties pour une seconde patrie, point de nouvelles... donc bonnes nouvelles!

Au Japon, la guerre continue; des volontaires sont demandés pour aller y combattre. Ils n'auront pas le temps d'intervenir; la paix mondiale est acquise, ils seront les premiers à se voir rapatriés aux U.S.A.; les autres suivront avec des départs étalés sur plusieurs mois.

Ce n'est donc pas par hasard que l'Exposition de l'A.C.E.J. ayant pour thème en 1994 "Mille ans de vie militaire et de faits d'armes à Joigny" présenta un panneau relatant ce qui vient d'être dit. 55 Américains, pèlerins sur les lieux de leur jeunesse et de leurs exploits, accompagnés de leurs épouses, se rendirent à Saint-André et à la caserne des C.R.S. Ce n'est pas par hasard que le Major Closen, attaché militaire de l'Ambassade des Etats-Unis en France, est venu recevoir des mains de notre Maire trois médailles d'honneur de la ville, destinées aux 101^{ème} et 82^{ème} Air-Borne et au 517^{ème} Parachute-Combat-Team.

Ce n'est pas par hasard qu'à la faveur du jumelage Joigny-Hanover, la délégation américaine a écouté avec intérêt la relation de ce qui vient d'être écrit.

SUSPENDUES AU FIL DE L'ETE 1944 DES IMPRESSIONS D'ENFANTS... DES FRACTIONS D'HISTOIRE

Par Ginette BARDE

Le présent article n'est volontairement pas une analyse historique: des livres, des voix autorisées ont construit le récit de cette période cruelle et héroïque, clandestine et quotidienne, finissant dans le nimbe de la liberté. Il ne sera donc qu'une marqueterie d'images, flottant un peu sur leur fil comme des linges que l'on a oublié de lever, car qui se préoccupe de ce que voient les enfants, de ce qu'ils entendent? Voici l'atmosphère d'un village, voici quelques émotions...

Dixmont est un bourg aux nombreux hameaux, nichés en bordure du massif forestier du pays d'Othe et propice à l'établissement d'un maquis. C'est un lieu de passage, carrefour de deux voies vers:

Villeneuve-sur-Yonne - Sens - Paris
Joigny - Cerisiers - Troyes - Genève

Les centres de vie sont la place de la Fontaine et la Grande Rue, large artère qui autrefois accueillait les foires:

- C'est là qu'on apprend les "nouvelles", chez les commerçants et tout au long du trajet des clientes et de leurs stations bavardes. Car c'est ainsi que circulent les informations ou les faux bruits, de bouche à oreille, sur un mode un peu haut bien campagnard, ou bien sur le ton murmuré de la confidence, échinesployées. Il n'est pas inutile de rappeler que la presse locale est réduite à une minuscule feuille recto-verso largement censurée.

- C'est là que passent les véhicules:

* ceux des allemands épiés dans l'entrebattement des portails ou derrière un rideau levé, spécificité des habitudes de la France profonde!

* ceux des résistants: des gazogènes, des "tractions" Citroën qui déversent, dans un fracas de portières hâtivement claquéées, leur cargaison entassée de jeunes ou qui passent en trombe!

"Tu prendras les armes..."

Mais pour nous les enfants, la Résistance c'est qui? On ne sait pas si c'est très bien organisé, la plupart des adultes l'ignorent: on dit "les maquisards", on ne sait pas qui ils sont!

- Il y a ceux que l'on voit: des jeunes à l'allure semi-militaire, béret bleu foncé, armes diverses à l'épaule, motorisés, parfois provocateurs et imprudents en venant en pleine journée chez le "perruquier" Daguin et y déposant leurs armes en vue. Pour eux, on craint, on redoute aussi le risque de leur présence, mais en-cas d'alerte, un portail s'ouvre pour permettre une échappée par les jardins.

- il y a ceux que l'on ne voit pas, dont on apprend l'appartenance, parfois avec stupeur, lorsqu'on les annonce blessés ou fusillés!

- Il y a ceux qui ravitaillent le maquis. De ceux là on n'a pas connaissance. Ils sont sur les hameaux, menant une vie apparemment normale. Voici l'un d'entre eux: Albert Jouan.

Dans cet été qui aurait pu être un été de vacances, pas de voyages, pas de distractions, seulement la campagne et ses beautés. Gravir les chemins boisés qui mènent à la Petite Hâte pour se ravitailler chez nos amis les Jouan, c'était la fête. Monsieur Jouan était un bon papa jovial et chaleureux, toujours gai et placide, une lueur de malice au fond du regard. Tout était convivial chez cet agriculteur éclairé. Quand j'évoque sa silhouette, affleure une odeur de cidre bouché, puis la vue d'une couvée de canards duveteux sur la mare et d'une chienne de chasse qui me faisait fondre en caresses: on aurait pu là, oublier la guerre... et pourtant l'homme placide faisait partie des ombres qui oeuvraient la nuit avec une voiture gerbière pendant les parachutages dans les bois de Chapitre. Il fut de ceux qui, la guerre finie, n'ont fait partie de rien, n'ont rien revendiqué, se laissant oublier par les oubliieux. La confidence, il l'a faite à mon père, très longtemps après. Aujourd'hui, je suis heureuse de pouvoir lui donner un peu de cette lumière qu'il méritait.

Une nuit de parachutage

Je ne peux la situer dans le temps. La population au bourg ne savait rien de précis sur ces actions localisées sur les hauteurs. Cette nuit là, tout Dixmont fut éclairé de lueurs blanches et aveuglantes qui durèrent très longtemps. En raison d'exploits terroristes contre les allemands, on craignait des représailles au village. Les hommes, sauf les vieux, allaient le soir coucher dans les bois. Notre voisine, la bouchère Mme Lalanne, donc seule et apeurée, vint se réfugier chez nous. Par crainte de tirs éventuels, elle, ma mère et moi, fuyant les fenêtres, étions tassées sur les marches de notre escalier, lampe à pétrole éteinte.C'est seulement lorsque l'aube a relayé les lueurs insolites, nous avons osé quitter notre ridicule refuge. Le matin confirma qu'il s'agissait d'un très important parachutage. Comme d'autres, j'ai eu, la Libération venue, un corsage taillé dans la soie immaculée des parachutes et même s'il avait des boutons de bois, c'était un luxe apprécié à cause de la pénurie de tissus!



Albert Jouan



Stèle de Cochepi
à la mémoire de M. Rallu,
boulanger de Dixmont

Une rencontre insolite

Un début d'après-midi, ma mère et moi, avions peiné à monter le chemin du hameau du Gros Chêne puis bifurqué à droite pour nous reposer à l'ombre de notre bois du Challonge. Assises là, nous considérions le village sous la torpeur de l'été. Soudain, derrière, un bruit de feuillages, un homme en short qui sort en trombe sans apparemment nous avoir vues et fonce vers Dixmont! Muettes de saisissement nous venions de reconnaître l'abbé Alphonse Gay. A cette époque on ne rencontrait pas un curé sans sa soutane! On n'imaginait pas que pour lui aussi il y avait l'ombre et la lumière. Etait également ignoré le rôle national de résistant de son père l'ex ambassadeur et Président du Conseil Francisque Gay. Dans le château familial, l'abbé Gay animait une colonie de vacances d'enfants parisiens: c'était la façade! Pour tout un chacun, il était cependant l'homme de foi et l'homme de courage qui, au crépuscule, enterrait dans l'honneur les maquisards massacrés par les allemands. Il était interdit de leur faire des funérailles. Ces cortèges sont restés vivants dans mes yeux d'enfant: des cercueils sur une voiture gerbière remontant la grande rue et, derrière l'Abbé, tous ceux qui osaient l'accompagner jusqu'au cimetière, les fleurs de leur jardin offertes dans leurs bras... Chaque fois que je cueille dans ma cour une branche d'hibiscus, je revois ces gerbes que nous faisions. Des fleurs pour le défi à l'occupant, des fleurs pour la dignité redonnée!

"Ils ont tué le boulanger"

Ce bruit était vrai. En atteste aujourd'hui, la stèle érigée dans la montée de Cochepi sur la route de Dixmont à Villeneuve. Stupeur au village: on n'imaginait pas le boulanger, père de cinq enfants, dans la Résistance! A la fin du jour un camion bâché est entré sous le porche, à moitié engagé, là où livraient les camions de farine: il ramenait secrètement le corps. Cette mort là, nous a glacés d'effroi! Le lendemain la boulangère vendait son pain, le regard mouillé derrière ses lunettes cerclées.

Comment s'étonner de l'initiative de 4 fillettes, dans cette ambiance de peur, de mort, de rébellion. Sans doute voulaient-elles quelque chose de plus pour ces hommes ensevelis à même la terre de notre cimetière (10 à 12 me semble-t'il maintenant). Aucun adulte ne nous a soufflé l'idée, ne s'est mis en travers de notre projet: une séance théâtrale (quel grand mot)! Quelques répétitions dans la grange du grand-père Bougriot et en plein après-midi, se sont succédé chants, saynètes, avec en final La Marseillaise reprise en cœur par l'assistance. Quel danger si une voiture allemande était arrivée, mais le grand-père veillait! Avec l'argent des entrées payantes, le marbrier Courtat nous fit des plaques de pierre blanche portant la mention "Mort pour la France" surmontée de deux petits drapeaux tricolores croisés. Ces plaques restèrent longtemps sur les tombes des maquisards disparaissant après que les familles purent venir relever les corps.

Nous l'avions fait sans forfanterie, Jacqueline Bougriot, Claude Desbordes, Monique Balaisedan et moi-même. enfants des villes réfugiées à la campagne pour cet été particulier. C'est parce que l'on m'en a priée que j'apporte ce témoignage inédit. *Des images pour ne pas oublier ce qui a précédé la joie de l'arrivée des colonnes américaines à Dixmont.*

Voici les Américains!

Un après midi une petite estafette dont nous saurions vite dire que c'était une jeep, se présente au bas du pays. La nouvelle se répand et chacun de dire "et si c'était les Allemands". Personnellement, on m'empêche d'y aller, mais les plus hardis envoyés en avant garde disent qu'ils donnent des cigarettes. On dévalise les jardins pour donner sans compter les tomates et les fruits qu'ils demandent. Le lendemain est le jour de toutes les surprises: un colonne de matériels militaires, étoilée de blanc, formée de jeeps, d'énormes GMC, de chars monte la Grande Rue, contourne la fontaine et sa Sainte Vierge puis rase les murs pour passer dans un véritable goulet à angle droit et monte la route de Cerisiers. C'est la joie, l'étonnement devant cette puissance, cette énormité des engins. Pendant des heures, on est là, au coin de ce tournant, à manger de la poussière; le cantonnier, M. Vaunois, chapeau de toile sur la tête, rebouche à mesure les ornières que le lourd convoi creuse, avec des outils dérisoires au regard de ce fleuve de fer qui déferle! On y découvre de grands gaillards gais, qui n'ont rien de la raideur militaire, des noirs, des blancs juchés sur leur engin. On se sent si petit. Ils lancent et ils donnent dans nos mains des Camel, des Chesterfieldes, chewing-gum en barres plates ou en carrés blancs, certains sentant la menthe, d'autres le dentifrice et encore des petites boîtes rondes et kaki de café en poudre, des rouleaux de bonbons! Que de découvertes gustatives pour des enfants privés qui ont juste droit, avec des tickets à de petites barres de chocolat enrobant un fondant, blanc comme plâtre. Ils donnent aussi leur sourire et on entend: "Bravo les gars!". Tout au long on applaudit. Pour ma part, mon père me grimpe sur un GMC et me fait embrasser un immense GI noir. Le défilé dure deux jours et on est toujours là. C'est comme une ivresse, plein les yeux, plein le coeur, plein les narines!

Alors on va pavoiser! Mais on n'a pas de drapeaux et pour extérioriser la joie, on n'a pas de tissu! Le drapeau américain, on le fabrique: le bleu c'est facile, le blanc aussi, mais le rouge! Une enveloppe d'édredon est sacrifiée, découpée en bandes. Et les étoiles? On déniche une pièce de croquet dont les crans savamment tournés feront l'affaire. Mais les américains et leur chemin de liesse évanouis, les dures réalités reviennent: des éléments épars de l'armée allemande s'annoncent, on descend les drapeaux en hâte, on arrache les noeuds tricolores de nos chevelures. Le danger passe; le lendemain cependant entre le Pont Vert et l'église un char allemand isolé s'arrêtera et le conducteur qui s'avère seul nous demandera son chemin. Ouf, il est passé, la peur nous a chatouillé l'épiderme! Puis, autre image, un matin sur la place de la fontaine: on tond une femme! Cette humiliation publique m'indigne et on n'a eu cure de choquer ou non les gamins qui passaient...

Doucement la vie continue, les "Parisiens" ont envie de rallier la Capitale même si c'est encore très risqué. Le premier à quitter Dixmont, c'est Camille Gay, le frère d'Alphonse, au volant d'une poussive camionnette bleue, surchargée de ravitaillement. Il nous semble un peu fou, mais c'est la première fenêtre ouverte en cet été de repliement.

Septembre arrive. Que la forêt est belle quand la guerre s'éloigne... J'allais rejoindre Joigny et mon école pour rentrer en 4ème. Nous allions désormais suivre l'avance des armées alliées sur les deux fronts, en piquant des petits drapeaux rouges ou bleus sur la carte d'Europe et de Russie qui nous apprenait sans peine notre géographie... La carte constellée de piqûres d'épingles existe toujours, curieux témoin où reste accrochée un peu de mon enfance et le souvenir précis du passage en masse des forteresses volantes, du bruit familier des ces engins de mort porteurs à la fois de misère et de liberté...



Août 1944 à Dixmont, le Concert pour les maquisards.
De gauche à droite: Claude Desbordes, Jacqueline Bougriot,
Ginette Barde, Monique Balaisedan. Avec des costumes de fortune!